

TRISTAN SAULE

# Jour encore, nuit à nouveau

---

*roman*

CHRONIQUES  
DE LA PLACE CARRÉE

— III —



COLLECTION PARALLÈLE

Le Quartanier

Quand Ali raconte cette histoire, on lui dit qu'elle ne tient pas debout. En 1970, Picasso a quatre-vingt-neuf ans. Qu'est-ce qu'il irait faire dans un patelin paumé du Maroc ? Les élèves de l'atelier se marrent. Ils disent à Ali qu'il a tout inventé, que c'est une jolie fable, mais qu'il faudrait pas les prendre pour des andouilles non plus. Les dates ne collent pas. L'architecte dont il parle, il est mort depuis des années, c'est marqué sur sa page Wikipédia. Et puis de la neige dans le désert, non mais franchement, Ali, tu nous prends pour qui ?

C'est là que le professeur pose une fesse sur une table, qu'il se frise machinalement les poils de barbe, et qu'une lueur se met à briller dans ses yeux clairs. Alors, avec son petit sourire énigmatique, il demande : Si vous croyez pas les souvenirs des vieux, qu'est-ce que vous allez croire ? Comment vous voulez comprendre le monde si vous écoutez pas les conteurs de la *halka* ?

Le silence s'installe. Les élèves réfléchissent. Ben non, ils savent pas. Vraiment pas. Et comme ils se disposent

en cercle autour de lui, Ali raconte encore une fois à quel point il serre fort le tissu blanc contre sa poitrine. Il raconte qu'il a sept ans. Il raconte qu'il se tient sous l'arcade qui marque la limite de la médina. De l'autre côté, il y a le sable et la poussière, la route brûlante avec, au loin, les terrils de la mine, une immense montagne artificielle que les villageois appellent la digue. À quelques centaines de mètres, il y a aussi la frontière avec l'Algérie. De part et d'autre du grillage, c'est le même désert. Tant d'espace, tant de soleil. Pas une ombre dans laquelle se fondre, de recoin où se dissimuler. À nouveau, il faut courir. Ali s'élanche. Il en a l'habitude. Tous les matins et tous les après-midi, c'est en courant qu'il avale la vaste étendue séparant la casbah de l'école primaire Ibn Tournert, installée dans une ancienne caserne de l'armée française. Parfois, Ali réussit à échapper aux gamins qui l'attendent pour lui casser la gueule. Parfois non.

Mangeur de gaufrettes! disent-ils en lui donnant des baffes quand ils réussissent à le coincer. Sale Français!

Mais je suis pas français! pleure Ali, et les larmes coulent sur son visage aux joues trop roses surmonté de cheveux trop blonds.

Ce soir, l'enfant ne se dirige pas vers l'école. Il n'en revient pas non plus. Il est en mission. Rien ne pourra l'en détourner. Il galope entre les derniers camions qui partent pour les ports de Melilla ou de Rabat, chargés de zinc, de plomb ou de soufre, ces matières qui font la fortune de la ville, sans quoi elle n'existerait même pas, sortie de terre uniquement pour loger ceux qui allaient extraire du sol ces richesses. Ici, l'air a une odeur. Le métal y vole. On le respire. On le vit. On le respecte.

Avant que Zellidja soit construite et qu'elle abrite les dix mille habitants qu'elle a comptés au plus fort de sa gloire, Sidi Boubker n'était qu'un hameau, un regroupement de quelques maisons de paysans dont l'une, disait-on, était celle d'un fameux marabout qu'on venait voir de toute la région. Zellidja a poussé comme un champignon, en l'espace de quelques années, et Sidi Boubker n'a plus été que deux mots sur une carte. Les panneaux de signalisation indiquaient tous en gros caractères, en français et en arabe, le nom de la nouvelle mine. Les ouvriers s'y pressaient pour y être embauchés et bénéficier du logement et des services de cette agglomération neuve qui offrait tout le confort moderne.

Ali voit les toits en pente du quartier européen qui se rapprochent. Il y sera bientôt. Sans s'arrêter de courir, il se retourne, examine chaque talus, chaque perron. Youssef est peut-être quelque part. À cette heure de la journée, aucun enfant ne se risquerait à l'attaquer. Youssef, si. De tous ses camarades de classe, Youssef est le plus cruel. C'est lui qui entraîne les autres, lui qui assène les coups les plus forts. C'est lui qui a inventé l'expression « mangeurs de gaufrettes », le jour où Ali est arrivé à l'école avec un gros sac de ces gaufrettes que les enfants achètent au kilo chez l'épicier. Ali s'était dit que, s'il offrait le goûter aux autres élèves, ils l'apprécieraient, ils cesseraient de le martyriser. Quand il a vu les gaufrettes, Youssef a ri si fort qu'aucun enfant n'a osé en manger. Ali s'est promené toute la journée avec son sac rempli de biscuits et un nouveau surnom. Youssef est ce genre de tortionnaire. Youssef donne des gifles, des coups de pied dans les tibias, des béquilles dans les cuisses et, quand il est

très en colère, il étrangle. Ali se laisse faire. Il sent les doigts de Youssef comprimer son cou pendant que les autres enfants rigolent et encouragent le bourreau. Les secondes passent et Ali sent battre son cœur jusqu'au bout de ses oreilles, jusque derrière ses yeux fermés. Il n'a plus d'air, il n'a plus de sang. Youssef finit toujours par le lâcher, comme le chat épargne la souris afin de pouvoir continuer à la torturer.

Agrippé à la blouse bien pliée de sa grande sœur Jamila, Ali court. Encore deux cents mètres et il sera à l'abri. Même Youssef ne prendra pas le risque de l'agresser dans le quartier européen. Ses basses besognes, il les accomplit ici, entre les deux quartiers, dans ce no man's land où ni les parents ni les Français ne les voient, par exemple à l'abri de ce bosquet. Ali se souvient que c'est là que les enfants l'avaient emmené le jour de la photo de classe. Il portait un costume noir, une chemise blanche et une cravate que son père avait spécialement achetés pour qu'il fasse bonne figure. Ce n'était pas une vraie cravate, bien sûr, juste une cravate d'enfant qui tenait par un élastique autour du cou. Il était rentré chez lui, son costume maculé de terre, sa chemise déchirée, la cravate disparue. À force de tirer dessus en riant, les enfants avaient fait éclater l'élastique. Ils s'étaient enfuis en brandissant leur trophée et en lançant des vivats. Le père d'Ali avait été furieux mais ne l'avait pas puni. Ali n'était jamais puni.

Où tu cours, comme ça? demande Youssef, en arabe.

Ali ne s'arrête pas, ne cherche même pas à déterminer d'où vient la voix. Elle vient de derrière. Ça lui suffit. S'il court encore un peu, il atteindra les premières maisons.

Il entend des pas dans son dos. Youssef s'est mis en chasse.

Tu m'as pas entendu, bouffeur de gaufrettes ?

Youssef parle toujours en arabe, sauf l'après-midi, à l'école, quand la classe est donnée en français.

Ali ne se retourne pas. Il voudrait accélérer mais il connaît son organisme. Il le sollicite chaque jour. S'il presse le pas, il aura un point de côté, ou le souffle court, et il devra s'arrêter. Avec Youssef à ses trousses, c'est un risque qu'il ne peut pas prendre.

Si je te chope !

Ali maintient son allure, prie Allah le miséricordieux qu'Il lui permette d'en réchapper. Pas pour lui, mais pour son père, qui lui a confié cette mission, porter le plus vite possible au quartier français la blouse d'infirmière de Jamila.

Plus que dix mètres. Plus que trois mètres. Voilà. Ali passe entre les deux premières maisons. Depuis l'une de ces fenêtres, n'importe qui verrait un petit Marocain frapper son camarade. Une maman ou un papa ne laisseraient pas faire ça. Ali ralentit, trotte, reprend son souffle.

Une main s'abat sur son épaule.

Tu me réponds quand je te parle, sale Fr...

Youssef s'interrompt, ravale ses mots, regarde autour de lui. Des Français, il n'y a que ça ici. Et la plupart comprennent l'arabe.

Laisse-moi. Je suis pressé, bafouille Ali.

C'est quoi, ça ? demande Youssef en pointant du menton la blouse. C'est ta robe de Française ? Tu vas te faire belle avec tes petites copines françaises ?

Elle est à ma sœur. Je dois y aller, répond Ali.

D'un mouvement d'épaule, il se dégage, fait demi-tour, mais Youssef l'agrippe à nouveau.

Donne-moi la blouse.

Une rafale de vent brûlant s'engouffre entre les maisons et décoiffe les deux enfants. L'été, à Zellidja, il fait plus de quarante degrés à l'ombre. L'hiver, il neige.

Donne-moi la blouse, répète Youssef.

Je peux pas, dit Ali. Je peux pas.

Le visage de Youssef s'empourpre. Ses lèvres se contractent. Ses sourcils remontent. Il revêt son masque de colère et, en un éclair, se jette au cou d'Ali, qu'il pousse contre le mur le plus proche. La tête de l'enfant cogne sur le crépi et l'assomme à moitié. Il ne lâche pas la blouse. Youssef, les bras tendus, lui serre le cou, si fort que les talons de sa victime décollent du sol. Ali ouvre des yeux stupéfaits, comme s'il contemplait sa propre mort. Son visage devient écarlate. Le bleu éclatant du ciel s'assombrit.

Je dois aller au théâtre, murmure-t-il, le timbre déformé, dans un ultime souffle.

Au théâtre? demande une voix.

Youssef lâche prise et détale sans demander son reste. Ali se laisse glisser contre le mur. Il tousse, accroupi, cherche à retrouver sa respiration en serrant toujours l'uniforme de sa sœur.

Quand il a repris ses esprits, il lève la tête, une main en visière pour se protéger de la clarté du ciel, encore vive à cette heure.

L'homme est grand. C'est un Français au visage allongé, au crâne dégarni, au regard sévère, arborant une fine

moustache blanche. Ali le reconnaît. N'importe quel habitant de cette ville le reconnaîtrait.

Au théâtre, répète Jean Walter. C'est justement là que je vais.

Ali se remet péniblement debout. Il a encore un peu de mal à respirer. Parler le fait souffrir.

Ils ont besoin d'une blouse d'infirmière, dit-il tout de même. Pour la pièce. Ma sœur, elle est infirmière. Mon père a dit que je devais porter la blouse.

Eh bien, allons-y ensemble, dit Walter en reprenant sa marche, sans un sourire, sans un geste de réconfort, comme s'il n'avait pas vu ce qui venait de se passer.

Ali est surpris mais ça lui plaît. Toute sa vie, on l'a consolé, rassuré. Jean Walter balaie par le mépris les enfantillages dont il a été témoin. Ils ne le concernent pas, alors ils n'existent pas. Ali n'a que sept ans, mais au travers du regard de l'architecte, il n'est plus un enfant. Il lui emboîte le pas et, côte à côte, ils traversent le quartier européen.

Walter a dessiné les plans de chaque maison devant laquelle ils passent. Il a décidé de l'emplacement de la poste, de celui du restaurant, de celui du cinéma, dont la scène, devant l'écran, fait office de théâtre pour les compagnies amateurs et pour les troupes françaises de passage, attirées par la réputation de cette ville hors du commun.

L'entrée du cinéma consiste en une modeste double porte encadrée de deux colonnes simples. Devant le bâtiment, des groupes de spectateurs sont rassemblés, hommes en costumes, femmes en robes de soirée. Ils fument des cigarettes, des cigares, la pipe.



Suis-moi, dit Walter.

Les groupes s'écartent sur son passage. Les conversations s'interrompent. On le salue de la tête. Certains hommes lui serrent la main, tout sourire. « Bonjour, monsieur Walter. » « Très heureux, monsieur Walter. » « Maître, enchanté de faire enfin votre connaissance. »

Walter retourne les politesses mais ne s'attarde pas. Il met sa main sur l'épaule d'Ali pour s'assurer que l'enfant le suit bien. Les regards se posent sur lui, intrigués, curieux. Qui est donc ce petit Arabe qui accompagne Walter ? Ce doit être le fils d'un notable marocain, sûrement pas un membre de la famille royale. Il serait mieux habillé.

Walter et Ali pénètrent dans le petit hall où d'autres spectateurs discutent et rient en attendant d'entrer dans la salle. Des ouvriers déchirent les billets devant les deux portes qui donnent sur le parterre et au pied des deux escaliers qui mènent au balcon.

Walter interpelle un ouvrier désœuvré, dix-huit ans à peine, portant une veste de velours rouge cousue de fil doré ouverte sur une chemise blanche à moitié sortie de son pantalon. Le garçon accourt.

Apportez ça en coulisses, dit l'architecte. Et ne traînez pas en chemin, c'est urgent.

Oui, monsieur Walter, dit le gosse.

Puis il disparaît par une porte battante à hublot.

Une cloche retentit, qui avertit les spectateurs qu'ils doivent prendre place. Ceux qui étaient dehors se pressent à l'intérieur. Ceux qui étaient dans le hall s'amassent devant les quatre entrées.

Comment vous appelez-vous ? demande Walter.

Ali frissonne. Jamais personne ne l'a vouvoyé.

Ali, monsieur, répond-il.

Ali comment ?

Ali Kamal.

Est-ce que vous voulez assister au spectacle, Ali ?

Oui, j'aimerais beaucoup, monsieur.

Toutefois, j'imagine que vos parents vous attendent, à la maison. Il ne serait pas raisonnable de les inquiéter.

Ali ne dit rien.

Je vais leur faire porter un message pour qu'ils sachent que vous êtes en bonne compagnie et à quelle heure vous rentrerez. Est-ce que cela vous convient ?

Ali opine frénétiquement avant de se souvenir qu'il sait parler.

Oui, monsieur, dit-il. Oui, monsieur.

Walter guide le petit garçon à l'intérieur.

C'est une salle modeste, sans fresques ni décorations, sans coupole au plafond ni draperies aux murs. Les sièges sont en bois, le dossier et l'assise partiellement couverts de tissu rembourré. Des rampes de six ampoules éclairent les travées latérales. Devant la scène, un lourd rideau de velours rouge est tiré. C'est le plus bel endroit qu'Ali ait jamais vu de toute sa vie.

Les têtes se tournent au passage de Jean Walter. On lui sourit. On cherche à attirer son attention. Il fait mine de ne rien remarquer. Ali a l'impression d'être le fils de Hassan II.

Walter atteint la troisième rangée du parterre, au milieu de laquelle il reste des sièges libres. Sur leurs dossiers, des feuilles de papier indiquent la mention RÉSERVÉ.

Walter montre du doigt une place inoccupée.

Asseyez-vous ici. À côté de Pablo.

Ali dit oui de la tête. Il se faufile dans la rangée, passe devant un autre visage connu, celui de Domenica, la femme de Jean Walter. Elle lui sourit. Elle ne semble pas surprise de voir un petit Marocain s'installer dans le carré d'or du théâtre, à côté de Pablo Picasso et de Walter, qui les a rejoints à présent.

Raide comme la justice, Ali regarde droit devant lui, les mains à plat sur les genoux. Le rideau s'ouvre.

Et voilà, dit Ali à sa troupe de comédiens amateurs, dans la maison de quartier de Monzelle. C'est ce jour-là que j'ai su que je voulais faire du théâtre.

## *MÓJ SYN*

La lettre est posée sur la table basse, là où Nini l'a laissée. Dans le coin supérieur gauche de l'enveloppe, il y a le logo de l'usine, un cube aux reflets métalliques et son ombre portée. Loïc s'est souvent demandé d'où venait cette lumière, du soleil ou bien d'un projecteur braqué sur le cube en lévitation. Il ne le saura jamais. Personne ne le saura jamais. C'est toujours comme ça. Il se pose des questions auxquelles personne n'a de réponse.

Il attrape son carnet rouge et note. Il écrit qu'il aimerait savoir, chaque fois qu'il voit une ombre, d'où vient la lumière.

Puis il écrit qu'il se pose des questions auxquelles personne n'a de réponse.

Il remet son œil en face du viseur. De l'autre côté de la place, sur la route qui passe derrière la maison de quartier, il repère le gyrophare d'une ambulance. Elle roule à allure normale, la sirène éteinte. Ce n'est pas une urgence. Il s'en désintéresse, balaie du bout de sa lunette

la grande esplanade nue, le mobilier minéral, les arbres rachitiques.

Après le feu rouge, l'ambulance s'engage dans la rue qui fait le tour de la place et longe les trois bâtiments de la résidence en forme de U. Loïc se redresse dans son fauteuil et pointe à nouveau sa lunette de visée en direction du véhicule ; il le suit, à mesure qu'il roule vers le bâtiment B.

C'est quoi, ça ? demande Loïc, à haute voix.

Le conducteur et son coéquipier portent des masques chirurgicaux, arborent la même coupe de cheveux et la même chemise, deux jumeaux involontaires. Loïc promène le réticule du viseur de l'un à l'autre, de plus en plus proches, derrière le pare-brise. Puis l'ambulance tourne à nouveau et s'arrête. Loïc retire son œil de l'oculaire et s'avance à la fenêtre. En bas, il voit le toit blanc et le gyrophare qui n'avertit personne. Il voit les portières s'ouvrir et le conducteur sortir, accompagné de son collègue. Le premier se dirige vers le coffre du véhicule tandis que le second ouvre une portière arrière. Du coffre, l'ambulancier extrait un fauteuil roulant plié. Il le déplie et l'apporte jusqu'à la portière ouverte. Les deux hommes entreprennent ensuite de sortir leur passager. Ils se penchent dans l'habitacle, Loïc ne voit pas très bien. Il croit discerner un squelette ricanant sur un bras qui dépasse. Un tatouage. Les ambulanciers reculent. Ils accompagnent le mouvement de l'homme. Ils soutiennent chacun une épaule. L'homme est très grand. Même courbé en deux, les jambes fléchies et sans force, il est plus grand que les soignants. Il se laisse tomber dans le fauteuil.

C'est qui, celui-là ? dit Loïc.

Depuis sa fenêtre du troisième étage du bâtiment B de la place carrée, il ne voit pas le visage du convalescent, seulement ses cheveux d'un brun profond et uniforme, et les multiples tatouages sur ses bras nus, des formes bulbeuses ou acérées, des yeux sans pupilles et des crinières hirsutes.

Les ambulanciers poussent le fauteuil sur le trottoir et Loïc les perd de vue. Il se remet en position, son dos appuyé sur le dossier, ses pieds sur le convecteur électrique, son œil dans le viseur.

Il sent la présence de la lettre, sur la table basse, derrière lui. Il essaie de penser à autre chose.

Loïc entend un bruit familier. La porte du hall vient de claquer, trois niveaux plus bas, et le son est remonté jusqu'au couloir de son étage, comme chaque fois.

Loïc se lève, traverse son salon, passe devant la table basse, entre son canapé et la télé éteinte. La lettre est là, cachetée, avec l'étiquette jaune des plis recommandés avec accusé de réception. Il passe devant son coin cuisine où un sac de provisions attend d'être rangé. Il passe devant le miroir de l'entrée et ne prend pas la peine de regarder son reflet. En retour, son reflet ne le regarde pas non plus.

Loïc colle son œil au judas. L'angle est large mais pas assez pour qu'on voie plus loin que deux ou trois mètres autour de la porte. Il pose son oreille sur le bois.

Il entend les halètements des hommes, le bruit des roues du fauteuil qui tapent les marches, de plus en plus fort, de plus en plus près.

On y est, dit une voix.